

c a r t e b l a n c h e

VÉRONIQUE NAHOUM-GRAPPE⁽¹⁾

L'esthétique de la méchanceté

(1) Ingénieure de recherche en sciences sociales à l'EHESS

LES CONVERSATIONS entre jeunes adolescents au cours d'un repas – par exemple un midi de janvier dans une structure d'hébergement – sont souvent émaillées de rires bruyants, d'interjections drolatiques de la vedette en situation de prouver sa valeur dans ce moment d'intense expérimentation des liens collectifs. Les phrases sont courtes, les silences effroyables, et les jetées croisées des phrases accélèrent leur vitesse cruelle et salvatrice en même temps. C'est même la cruauté de l'interjection d'où jaillit le rire bruyant de tous, souvent assaisonnée du sel du « dégueulasse », qui sauve la scène du pénible silence.

“Être carotté par la douleur d'autrui, c'est risquer d'avoir à le comprendre, voire à l'aider, et même à donner-prêter de l'argent, horribleur !”

Paradoxalement on rit alors presque franchement de ce qui en temps ordinaire nous ferait invisiblement reculer dans notre *fors intérieur* en ricanant bêtement... Précisément, cet espace du *fors intérieur* de chacun semble être celui que les joutes oratoires lancées à la volée, au cours de ce repas situé, ne touchent que difficilement, pour des raisons de rapidité et d'obligation à la posture de défense préventive. La grosse, le bossu, le brave type, et aussi celui qui est triste, craignent à juste titre la vanne dénuée de charité : la méchanceté muée en style global de rigolade est la seule solution.

UNE IMPITOYABLE CRUAUTÉ

ET PUIS, tout à coup, c'est rare – comme un signe subtil que tout se passe à peu près bien –, une sorte de sérieux fond sur la scène, la saisit sous son aile crue, et un convive assène une pensée, un message. Cela peut aller d'une assertion radicale « *je n'aime pas le chou* » jusqu'à l'impitoyable « *c'est ton problème* ». Cette dernière assertion s'effectue en général en face de quelqu'un qui a eu la faiblesse d'émettre l'expression d'un chagrin humain normal. Ce dernier, d'ordre affectif par exemple, a fait une irruption presque tacite sur la table collective : dénuée d'emphase, son expression trouve sa forme de pudeur, ici il s'agit d'adopter l'esthétique régnante – « *elle m'a niqué la pute* » crache un amoureux congédié, les yeux rouges. Parfois on lui parle, on lui explique. Parfois on lui ferme la bouche avec un « *c'est ton problème* ».

Envoyé cette fois par le séducteur à la face de la copine déchuée, bientôt « *ex* », le « *c'est ton problème* » relève d'une cruauté exacte :

son levier ici est celui d'une opération mathématique qui entrerait dans le jeu de leurs relations jusqu'à porter à la puissance n l'inégalité, lorsque la victoire appartient à celui qui abandonne. Lorsqu'il ne suffit pas de gagner mais *aussi que l'autre perde*. Lancé à la figure de celle ou celui qui laisse transparaître, transpirer une souffrance vraie, le « *c'est ton problème* » est un de ces grands coups qu'offre le langage à la dureté collective en suspens, cette cruauté des rapports sociaux et verbaux toujours formidable quand le social est impitoyable.

LA PEUR D'ÊTRE CAROTTÉ

DANS *Béatrix, Scènes de la vie privée*⁽²⁾ : « On ne sait pas quelle est en France la puissance des mots sur les gens ordinaires, ni quel mal font les gens d'esprit qui les inventent. Ainsi, nul teneur de livres ne pourrait supputer le chiffre des sommes qui sont restées improductives, verrouillées au fond des cœurs généreux et des caisses par cette ignoble phrase : *tirer une carotte* ! Ce mot est devenu si populaire qu'il faut bien lui permettre de salir cette page. D'ailleurs en pénétrant dans le treizième arrondissement, il faut bien en accepter le patois pittoresque. Monsieur de Rochefide, comme les petits esprits, avait toujours peur d'être *carotté*. »

Le Littré nous apprend ce que c'est que « tirer une carotte », un geste datant vraisemblablement d'un impôt ancien porté sur la botte, de laquelle, à défaut d'argent, on tirait quelques-unes des racines. Qu'importe ici... Ici où il nous faut accepter le patois pittoresque des jeunes nés souvent dans les arrondissements des précarités contemporaines, et où il nous faut savoir y reconnaître le génie inventif de la destructivité rhétorique. La « peur d'être carotté » par le chagrin d'autrui est à la racine de l'efficacité du « *c'est ton problème* », cette bande de mots liés par la sauvagerie d'*ego*, en vadrouille dans les conversations pour tuer tout autour.

Être « carotté » par la douleur d'autrui, c'est risquer d'avoir à le comprendre, voire à l'aider, et même à donner-prêter de l'argent, horreur ! C'est risquer de perdre de son assise propre autant que l'on peut donner à la solitude d'un autrui. Rétorquer « *c'est ton problème* », c'est accéder à une position de surplomb, c'est camper sur le séduisant énoncé du cynisme viril (chacun pour soi et personne pour tous). C'est se rengorger, et jouir de la majesté facile et physique de celui qui va moins mal qu'autrui en face : ce dernier s'affaisse alors à cause de la grande vague d'indignité produite dans son corps même par sa demande sans arrière.

La claque est cinglante du « *c'est ton problème* », et la honte qui fabrique une culpabilité presque morale pousse contre elle-même la victime de ce trait. Cette victime ainsi dessalée milite alors contre sa propre blessure, verrouillée « au fond de son cœur », elle ferme sa capacité à faire un geste et sa bourse. Puis elle saura s'en servir, à son tour, avec une sauvagerie impeccable et implacable, contre plus faible qu'elle enfin – celui, celle qui un jour lèvera vers elle un autre regard, différent à cause du malheur qui parfois transpire par les yeux, et pousse à se dire.

● VNG

(2) BALZAC (Honoré de), « Études de mœurs, Scènes de la vie privée, Béatrix », in *La comédie humaine*, La Pléiade, t.2, p. 898.